

Une ombre se dressait devant lui... une voix venait de prononcer son nom.

Pierre Miquet regarda avec des yeux hagards ; il était tellement perdu dans ses rêves qu'il se passa quelques secondes avant qu'il pût reprendre ses sens.

—Diavolo ! dit l'homme à voix basse, il paraît que nous sommes dans une heure de mélancolie.

Pierre Miquet tressaillit en reconnaissant Giovanni Corda, mais il ne répondit pas.

—Auriez-vous donc absorbé une bouteille de gin, pour être abruti à ce point ? demanda l'Italien en s'asseyant en face du jeune homme.

—Non, fit Pierre laconiquement.

—Je vous ai vu passer tout à l'heure, poursuivit l'entrepreneur, je sortais du restaurant ; je vous ai emboîté le pas ; vous n'aviez pas l'air de bonne humeur.

—En effet, gronda Pierre.

Un sourire crispa les lèvres minces de Corda :

—Pauvre garçon, murmura-t-il d'un ton de pitié hypocrite, c'est la faute de la roulette, n'est-ce pas ? Vous avez filé les deux cents piastres ?

Le jeune homme fit un signe affirmatif.

—Je m'en doutais.

L'Italien hochait la tête, et, en ricanant, ajouta :

—Savez-vous bien que, si vous y allez de ce train-là, vous serez cher à entretenir ?

Et, comme le jeune homme gardait le silence, il poursuivit d'une voix insinuante :

—Mais je suis indulgent, moi, vous le savez, et je ne veux pas vous laisser dans la peine.

Giovanni jeta les yeux autour de lui pour bien s'assurer qu'ils étaient isolés et qu'aucune oreille indiscreète ne pouvait entendre leur conversation.

Alors, baissant la voix davantage et s'allongeant sur la table pour que ses lèvres fussent plus près de l'oreille de Pierre Miquet, il lui dit :

—Je vous avais donné rendez-vous dans huit jours, mais le moment de nos petites combinaisons est plus proche que je ne le croyais... c'est tout de suite que je vais avoir besoin de vous ; il faudra donc venir dans deux jours, au chantier—vous entrerez immédiatement en fonctions.

Miquet accueillit ces paroles avec un imperceptible froncement de sourcils.

Après quelques secondes, il répondit néanmoins :

—J'y serai.

—Il faut que je vous explique ce que j'attends de vous, murmura l'Italien ; il y a dans le nombre de mes ouvriers des gaillards assez disposés, à mettre le désordre dans le chantier ; ce matin, par exemple, ils ont voulu incendier le pavillon.

—Je les ai vus, dit le jeune homme froidement. Giovanni parut contrarié.

—Ah ! vous étiez là, fit-il ; j'étais un peu en retard... ils n'ont pas voulu attendre... ils se sont impatientés...

—Et vous désirez que je commande la patience à des hommes auxquels on fait attendre la paie ? demanda Pierre avec un sourire ironique.

—Mais, il ne s'agit pas de cela, répondit l'entrepreneur ; écoutez moi et comprenez bien...

—Vous voulez que je les dénonce ?

—Au contraire...

Pierre regarda Giovanni, en homme qui attend des éclaircissements.

—Il faut, continua l'Italien, vous faire bien venir d'eux, provoquer leurs confidences, les encourager, enfin, avoir l'air de soutenir leurs intérêts au détriment des miens...

—Je comprends, fit Pierre en fronçant les sourcils.

—Vous aurez bien vite gagné leur confiance... et moi, je serai brusque avec vous... insolent même... Quand je vous ferai des observations, vous me regarderez... tenez, comme vous m'avez regardé tout à l'heure... de cette façon, on ne se défera pas de vous.

—Très bien, dit Pierre Miquet... et, pour cela, vous ne m'offrez que deux cents piastres par mois ?

—Ne vous ai-je pas dit qu'il y aurait des gratifications à part ?

—D'avance !

—La moitié seulement.

Pierre courba les épaules.

—Je n'ai pas de quoi acheter des vêtements propres, grommela-t-il d'un ton découragé.

L'Italien répliqua avec empressement :

—J'ai réfléchi ; il est préférable que vous restiez vêtu ainsi ; les ouvriers vous verront d'un meilleur œil.

—Passe pour le costume ; mais il me faut une nouvelle avance, puisque j'ai perdu ce que vous m'aviez donné.

—Eh bien ! je vais vous avancer encore dix piastres pour aller jusqu'à la fin de la semaine.

—Dix piastres ! murmura Pierre ; mais c'est tout juste de quoi manger.

—Mon cher ami, répliqua l'Italien en lui glissant l'argent, c'est dans votre intérêt... et aussi dans le mien ; quand vous m'aurez rendu service, je vous récompenserai plus largement que vous ne croyez... Au revoir et soyez exact.

Et l'entrepreneur, se levant aussitôt, s'éloigna.

Quelques instants plus tard, Pierre Miquet sortit à son tour.

Il passa devant une maison de jeu, s'arrêta, hésita un moment et poursuivit son chemin.

Puis, brusquement, comme obéissant à une idée fixe, il se retourna et hochant la tête dans la direction de Giovanni Corda :

—Ah ! gronda-t-il, tu peux m'attendre à ton chantier !... Dans deux jours, le *Medway* sera ici et, s'il plaît au diable, je n'aurai pas besoin de toi.

V.—A BORD DU "MEDWAY"

Pendant qu'avait lieu, à Colon, entre Pierre Miquet et Giovanni Corda, l'entretien rapporté dans le chapitre précédent, une scène pleine d'animation se passait à bord du *Medway*, grand steamer de quatre mille tonneaux, appartenant à la Royal Mail Steamship Company, de Liverpool, à ce moment au quai de Kingston.

Le premier coup de cloche annonçant le départ venait de tinter et ceux des passagers qui avaient profité des vingt-quatre heures de relâche pour visiter un peu l'île, étaient déjà remontés à bord.

Sur le quai, vis-à-vis de la passerelle, une foule se pressait, bariolée et grouillante, pleine d'animation et de gaieté.

C'étaient des insulaires des deux sexes, embauchés comme ouvriers à destination du canal et auxquels les parents et les amis faisaient la conduite.

Ils étaient chargés des objets les plus variés : malles, caisses, sacs de nuit, lits de camp ; quelques-uns même emportaient des *rocking-chairs* (fauteuils à bascule) ; d'autres avaient à la main des cannes à sucre. Les femmes étaient affublées de toilettes claires, comme le dimanche ; les hommes avaient des pantalons propres et des paletots sans accrocs.

Et tout ce monde là remuait, criait, gambadait, chantait même.

Second coup de cloche.

Chacun posa ses colis à terre, pour pouvoir serrer plus commodément dans ses bras les êtres qui lui étaient chers et qu'il laissait sur la terre natale.

Puis, par escouades, les émigrants s'engagèrent sur la passerelle, donnant, avant de mettre le pied à bord du navire, leur nom à un individu qui pointait au fur et à mesure sur une grande liste.

Ensuite, ils se répandaient sur le pont, à l'avant, où un emplacement leur était réservé et où ils se casaient tant bien que mal.

Troisième coup de cloche.

La machine poussa un sifflement strident, un commandement retentit ; en un tour de main la passerelle fut enlevée, les amarres larguées et l'hélice se mit à battre les flots bleus.

Le navire s'éloignait lentement, accompagné par les cris de la foule assemblée sur le quai, remuant les bras, agitant des mouchoirs, envoyant des baisers, faisant même tomber au milieu des émigrants une grêle d'oranges, en signe de suprême adieu.

—Pauvres diables ! murmura un prêtre qui, accoudé à l'arrière sur la balustrade, avait suivi toute cette scène d'un œil attristé.

—Pourquoi les plaindre ? monsieur l'abbé, répliqua aussitôt un passager qui se trouvait à côté de lui... ces gens ne paraissent point se trouver malheureux... et puis, rien ne les force...

—Savent-ils que c'est la mort qu'ils vont chercher là-bas ?

L'autre haussa les épaules.

—Pour ces gens là, la mort n'est rien... ce sont les dollars qui sont tout.

Le prêtre eut un hochement de tête.

—Les dollars... les dollars..., murmura-t-il en récoltant-ils tant que cela ?

Le passager riposta vivement :

—N'avez-vous donc pas vu, affichée sur les murs de Kingston, la liste officielle des sommes laissées par les ouvriers morts à Panama ? Il y en a qui s'élèvent jusqu'à dix-neuf livres sterling.

—Non, mon cher monsieur, répondit le prêtre, je n'ai vu que le nombre des morts... et il est considérable.

—Eh ! que voulez-vous, monsieur l'abbé, répliqua l'autre avec fermeté, on ne gagne pas de bataille sans laisser des morts et des blessés sur le terrain.

—Oui, oui, je sais que vous prenez feu et flamme lorsqu'on aborde la question du Canal, répliqua le prêtre en souriant finement, et vous avez vos raisons pour cela.

—Quand bien même mes convictions personnelles ne me pousseraient pas à penser que la France fait là une œuvre grandiose et patriotique, répliqua le passager, le fait seul d'appartenir à la Compagnie me commanderait de parler ainsi que je le fais.

Le prêtre posa amicalement la main sur le bras de son compagnon.

—Là, là, monsieur Miquet, fit-il ; ne prenez point mes paroles en mauvaise part... au surplus, je m'étais déjà promis de laisser de côté ce sujet de conversation... là où vous voyez patriotisme, je vois, moi, spéculation... quand vous parlez de combattants tombant sur le champ de bataille, je pense, moi, à des pauvres victimes honteusement exploitées.

—Par la Compagnie ! s'écria vivement le jeune homme.

—Non, je ne vais pas jusque-là. Ceux qui se trouvent à la tête de l'entreprise peuvent parfaitement ignorer ce qui se passe... mais j'ai là-dessus, voyez-vous, des renseignements tellement certains, qu'en vérité ces malheureux m'inspirent une pitié profonde.

En achevant ces mots, le prêtre désignait d'un hochement de tête les Jamaïcains qui causaient bruyamment à l'avant.

Après un moment de silence, Miquet répliqua : —Ces choses, je préfère ne pas les connaître... elles me feraient peut-être prendre en dégoût la situation que j'occupe à la Compagnie et cette situation, vous le savez, monsieur l'abbé, va me permettre d'apporter quelque adoucissement à la position malheureuse de ma mère...

—Oui, je sais, je sais, mon cher enfant, dit le prêtre d'un ton paternel ; vous êtes un bon cœur et je m'en veux d'avoir, par quelques paroles, apporté le trouble dans votre conscience.

En même temps, il prenait entre les siennes les mains de Jacques Miquet et les serrait cordialement.

Dès le premier abord, l'abbé Rigal et le jeune ingénieur s'étaient sentis attirés l'un vers l'autre par une sympathie réciproque.

C'étaient deux esprits droits, deux intelligences actives, deux hommes pénétrés au plus haut degré du sentiment du devoir.

Jacques s'expatriait pour faire à sa mère une vieillesse moins pénible.

L'abbé Rigal allait à l'hôpital de Colon, en qualité d'aumônier, pour remplacer un autre prêtre dévoué dont les forces n'avaient pu supporter le climat de la Colombie.

—Monsieur l'abbé, disait l'ingénieur, votre courage est bien au-dessus du mien ; car moi, je poursuis un but matériel... je désire, en travaillant, obtenir une rémunération honorable : je songe même à la fortune ; tandis que vous, c'est le pur dévouement qui vous entraîne ! Votre mission est toute d'abnégation, vous ne cherchez ni la gloire ni l'argent... vous n'avez pour but que de consoler ceux qui souffrent.

—Vous faites ce que vous devez faire, mon cher ami, répondait le prêtre ; et, agissant ainsi, vous accomplissez la volonté de Dieu. Celui qui scrute les cœurs ne demande pas à tous les hommes les mêmes bonnes actions... Si j'ai le désir d'être un bon prêtre, vous vous conduisez comme un bon fils.

Et il ajouta avec un sourire :

—Par conséquent, nous sommes en règle tous les deux avec notre cœur et notre conscience.